

HERCULE VALJEAN

La brise mortelle



BeQ

Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-069

La brise mortelle

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 715 : version 1.0

La brise mortelle

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.com/](http://www.editions-police-journal.com/)

I

Le premier rapport qui vint aux quartiers-généraux ne produisit aucune curiosité suspecte.

Du moins, pas de pressentiment d'une chose grave.

Un des policiers chargés de patrouiller la montagne, rapportait qu'une tente avait été érigée dans un endroit peu fréquenté. Le rabat de toile de la tente était baissée, et il avait essayé d'entrer.

Le rapport se terminait en déclarant qu'à cet essai, une voix à l'intérieur de la tente, avait rudement demandé à l'agent ce qu'il voulait.

Celui-ci s'était excusé.

On avait parfaitement le droit d'ériger une tente sur les terrains municipaux, du moment que cette tente ne demeurait pas plus de vingt-quatre heures à cet endroit.

« Demain, disait le rapport, si la tente est

encore à cet endroit, je verrai à faire déguerpir l'intrus. »

Le rapport fut mis en classeurs, l'agent s'en fut chez lui, journée faite.

Ce soir-là, l'agent dormit en paix, et il est certain qu'un certain individu ne se douta jamais de ce qui arrivait.

Le lendemain, la tente était disparue.

Vis-à-vis l'endroit où la tente avait été construite, la terre paraissait avoir été remuée.

L'agent se dit que l'occupant avait probablement voulu aplanir l'endroit où il dressait son lit.

Il ne vit pas qu'une tranchée avait été creusée se dirigeant vers un grand chêne.

Il ne vit pas non plus que dans ce chêne, très haut, il y avait une boîte noire juchée sur une fourche.

Elle était d'ailleurs fort bien dissimulée, et d'en bas, on ne la voyait qu'avec effort.

Le passant n'aurait rien deviné de ce qui était

là.

D'ailleurs, le rare passant de cette région peu fréquentée de la montagne n'avait cure de ce qui pouvait se trouver dans les arbres.

Ainsi, l'épisode de la tente fut rapporté, puis classé.

L'agent de ronde fut remplacé par un autre, au bout d'un certain temps.

Et, dans une immense maison située sur l'autre versant de la montagne, de l'autre côté du vallon par où circulent les tramways de la Côte-des-Neiges, dans cette immense maison donc, un homme se mit à mourir tranquillement.

La boîte faisait son travail, et un homme à cheval venait, chaque jour propice, jeter dans le vent, des poignées d'une matière poudreuse, fine, qui voguait et allait semer la mort lente...

La paix était revenue en la montagne.

Les jours coulaient et les nuits succédaient aux jours.

La nature seulement bougeait.

Et elle ne bougeait qu'aux brises douces ou aux vents de nuit.

Parfois, la pluie tombait et venait effacer les traces.

Et là-bas, dans la grande maison l'homme mourait.

Lentement.

Insensiblement.

Mais infailliblement.

La mort qui est le résultat inévitable, que l'on voit venir, qui guette, de jour en jour plus proche, plus insistante.

Et l'homme ne savait pas que la mort venait ainsi.

Il savait qu'elle venait, mais il ne savait pas comment, et il ne savait qu'elle était poussée en avant, menée jusqu'à lui.

Qu'un homme la menait ainsi.

Qu'un assassin...

II

Tout d'abord, Belœil fut incrédule.

Il regarda longuement la femme devant lui. La regarda et la scruta, cherchant à deviner si l'on ne se payait pas sa tête.

Mais le médecin assis à côté de la femme confirma d'un geste de la tête.

Et alors Belœil dut bien s'incliner. C'était vrai, du moins, il y avait lieu de soupçonner que quelque chose n'allait pas.

Belœil, le chef de l'escouade des Homicides, se trouvait donc en face d'un cas flagrant de tentative de meurtre, et les affirmations de ses visiteurs ne pouvaient laisser aucun doute.

– Il déperit, dit la femme, et il a des attaques de plus en plus fréquentes. Et cela n'est pas normal.

– Il ne se peut pas, dit le médecin, qu'il ait

ainsi des attaques, avec les traitements que nous lui donnons.

Belœil était songeur.

– Vous savez, dit-il, toute cette histoire est fantastique. Vous vous rendez compte qu'elle est fantastique, n'est-ce pas ?...

– Oui, je m'en rends compte, dit le médecin, un jeune docteur aux allures sérieuses, cependant. Je m'en rends fort bien compte.

Belœil fit une grimace.

– Songez bien, dit-il, que vous ne me donnez que de vagues détails... En somme, comment pouvez-vous prouver vos avancés ?

– Très simplement, dit le médecin. Je me récapitule. Mademoiselle ici, qui se nomme Alice Bonfils, est la garde-malade qui soigne monsieur Ledoux. Je suis son médecin traitant. Nous sommes donc nous deux au courant de tout le cas médical. Or, monsieur Ledoux souffre d'asthme allergique. C'est-à-dire que les crises sont provoquées par un agent défini. Dans son cas, c'est le pollen de roses.

– Je vois, dit Belœil.

– Nous avons donc fait détruire toutes les roses sur le terrain appartenant à monsieur Ledoux, autour de sa maison. Les rares voisins qui demeurent sur le flanc de la montagne ont été très accommodants.

– Ils ont détruit leurs roses aussi ?

– Oui. Monsieur Ledoux est très riche, très influent, et très aimé de ses voisins. Ils ont donc tous accepté volontiers ce que nous leur proposons.

– Bon.

– Il reste donc que monsieur Ledoux, pendant plusieurs mois, n'a souffert aucune attaque. Puis, il y a quelques semaines, les attaques ont recommencé.

– Elles sont fréquentes ?

– Très. Deux ou trois fois par semaine.

– Et c'est dangereux.

– Certainement, si ce manège continue durant un autre mois, monsieur Ledoux mourra.

- Ah ?
- Oui, dit la garde. Il dépérit. Je m’en aperçois de jour en jour. Ces attaques le minent.
- Tiens, tiens, dit Belœil. Mais comment pouvez-vous soupçonner un manège criminel ?
- La garde-malade et le médecin se regardèrent.
- Et ce fut le médecin qui répondit.
- C’est une intuition, dit le médecin. Il y a des mobiles. Dix d’entre eux ont des mobiles...
- Dix d’entre qui ?
- Les fils et les filles, les neveux... les petits-enfants.
- Ils hériteraient tous ?
- Oui.
- Je vois. Et cela vous suffit pour établir un soupçon de meurtre ?
- Cela et les autres circonstances. Il n’est pas possible qu’avec les traitements donnés et les précautions prises, monsieur Ledoux souffrent de ces attaques. Il y a une cause, une cause cachée...

– Et qu’est-ce que vous voulez que nous y fassions, au juste ?

– Trouver qui, parmi tous ceux qui y trouveraient intérêt, peuvent, dans le moment, d’une façon ou de l’autre, provoquer ces crises qui épuisent mon patient, et le tuent petit à petit.

Belœil avait les sourcils froncés.

– Vous me comprendrez, dit-il. Envisagez sérieusement notre position à nous, la police. Vous soupçonnez quelqu’un, mais vous n’avez, pour étayer vos soupçons, que des mobiles, puissants sans doute, mais bien normaux. Héritage, fortune à percevoir un jour, etc. Vous avez, en plus, des attaques que vous prétendez provoquées et dont la cause réelle échappe à votre entendement. Ce n’est presque pas suffisant pour nous... presque pas... Il faudrait...

Belœil se rasséréna soudain.

– Un moment, dit-il. J’ai une idée. Je ne sais ce que vous en penserez, mais je crois qu’elle a une certaine valeur. Écoutez, vous voulez mettre à jour le complot, s’il y en a un ?

– Évidemment. C'est le but de notre visite.

– Très bien. Si quelqu'un se présente pour vous voir, demain, recevez-le, et faites comme il vous dira.

– Oui.

– Obéissez implicitement, et ayez toute confiance.

– Merci.

– Cet homme saura bien vous démasquer ces gens qui, prétendez-vous, en veulent à la vie de votre patron.

Le jeune médecin et la garde-malade quittèrent Belœil.

Sans se douter que celui-ci, dès la porte de son bureau refermée, téléphonait au Domino Noir.

II

Une heure plus tard, le Domino était assis devant Belœil, dans son bureau.

Le Domino, terreur des criminels, super-détective à qui on attribuait des pouvoirs surhumains, quand il ne possédait en somme qu'une logique irréfutable, un esprit de déduction précis, et une habileté physique consommée, lui permettant des exploits de toute apparence impossibles.

Belœil venait de terminer une brève description de la visite du médecin et de la garde-malade.

Le Domino Noir réfléchissait.

– Et qu'est-ce qu'on attend de moi, au juste ?

– Je ne sais trop, dit Belœil. Évidemment, prévenir le meurtre, s'il y en a un à venir.

– Oui, évidemment. Mais de quelle façon ?

- Celle qui te plaira.
- Il y en a plusieurs.
- J’en ai une à te proposer, moi.
- Bon, fais ça.
- Pourquoi ne pas t’introduire dans cette maison, sous les apparences d’un infirmier, par exemple, ou d’un domestique.

Le Domino acquiesça avec enthousiasme.

– Ce serait la façon la plus facile et la plus simple. Je serai sur les lieux. Si les craintes du médecin et de la garde-malade sont fondées, alors je pourrai peut-être empêcher un crime. Sinon...

– Nous aurons tous perdu notre temps...

– C’est ça... Oh, incidemment, comment se nomme ce médecin, et cette garde-malade ?

– Le docteur Rouleau, Maurice Rouleau, et la garde-malade est Alice Bonfils.

– Bon, et ils sont chez monsieur Raphaël Ledoux, le millionnaire ?

– La garde-malade y est en permanence, mais le docteur est un médecin traitant. Il vient, je

suppose, à certaines heures de la journée.

– Bon. J’irai demain matin.

– Que seras-tu ?

– Un infirmier, préposé à monsieur Ledoux lui-même.

– Alors, j’avertis le docteur que tu passeras demain matin.

– C’est ça.

Et le Domino partit.

L’affaire était vague en sa tête.

Les raisons motivantes, d’une part comme de l’autre, étaient vagues, et assez mystérieuses.

Mais par contre, le Domino avait comme une intuition que les craintes du docteur Rouleau étaient fondées.

Il retourna chez lui, préparer son déguisement, qui serait, comme d’habitude, un chef-d’œuvre du genre.

III

Le lendemain matin, il sonnait chez monsieur Ledoux.

Il sonnait et demandait le docteur Rouleau.

– Je suis l’infirmier que vous avez convoqué, docteur.

Le docteur regarda d’un peu plus près cet homme, qu’il savait bien être un détective, et eut des yeux admiratifs :

– Vraiment formidable. Vous avez l’air d’un véritable infirmier.

Le Domino eut un sourire.

– Vous croyez ? Merci beaucoup. Je suis honoré.

– Venez, dit le docteur. Je vais vous indiquer vos fonctions.

À voix basse, il demanda :

– Vous êtes au courant du travail d’infirmier ?

Le Domino fit signe que oui :

– Je suis bien au courant. Je connais le métier.

Satisfait, le docteur précéda le Domino.

Ils montèrent un immense escalier occupant le milieu du hall

De chaque côté de cet escalier, en bas, des portes ouvraient, donnant sur le salon, puis sur la salle à manger d’un côté.

De l’autre côté, la porte de la bibliothèque, et, derrière, celle d’un petit vivoir, puis d’un solarium dont les grandes fenêtres donnaient à l’arrière de la maison, c’est-à-dire sur le versant de la montagne.

De ce solarium on découvrait la ville.

Une vue magnifique.

Derrière l’escalier, et sous le palier, se trouvait l’office, puis un escalier tournant qui menait vers la cuisine en bas, et les quartiers des domestiques.

L’escalier montait en grande rampe, puis, au palier, fourchait, une rampe à droite, l’autre à

gauche.

Là-haut, un balcon entourait la cage de l'escalier, et les portes des chambres ouvraient sur ce balcon.

En avant se trouvaient les trois portes donnant sur trois chambres moyennes.

De chaque côté, deux portes, celles-là donnant sur de grandes chambres hautes.

Puis, en arrière, une porte à gauche, l'autre à droite, au débouché même de l'escalier, les appartements de monsieur Ledoux, comprenant une immense chambre dont la fenêtre occupant presque tout un pan de mur, révélait, comme le solarium en bas, toute la ville au pied de la montagne.

C'est là que le docteur Rouleau mena le Domino noir.

– Dans ces appartements vous trouverez tout ce qu'il faut, dit-il, après avoir expliqué les portes sur le balcon.

Et il ajouta :

– Monsieur Ledoux vit dans cette suite. Il y a

là sa chambre, une étude où sont ses livres favoris, un salon. Ils donnent tous sur le versant de la montagne, et un panorama grandiose se découvre par les fenêtres. Au bout, il y a la chambre de bain, et une petite cuisine de diète que garde Bonfils a aménagée, et dont elle se sert.

– Bon.

– Vos appartements à vous sont sur le troisième plancher.

Le docteur s'arrêta devant trois portes voisinant étroitement sur le pan de droite.

– L'une de ces portes, la deuxième, ouvre sur un escalier menant au troisième, deux des bonnes couchent là, et vous avez la chambre du fond, avec chambre de bain à même.

– Monsieur Ledoux est-il au courant de mon engagement ici ?

– Oui. Je le lui ai recommandé hier, et il a accepté.

– Que dois-je faire, au juste ? Monsieur Ledoux n'est pas alité ? Alors quelles sont mes

fonctions ?

– Aider à garde Bonfils lorsque le travail est trop forçant pour une femme. Puis vous devrez aider monsieur Ledoux à se rendre d'une pièce à l'autre.

– Bon.

– Et le plus important, c'est d'ouvrir les yeux...

Le Domino était appuyé contre la rampe du balcon, il semblait songeur.

– Dites-moi, docteur, soupçonnez-vous quelqu'un en particulier ?

– Oui, et non. Je soupçonne tous les neveux et nièces.

– Ils sont beaucoup ?

– Cinq qui vivent ici. Trois garçons et deux filles.

– Et ses enfants ?

– Il y a le plus âgé des fils. Il vit ici seul avec son garçon, maintenant âgé de dix-huit ans. Puis il y a deux filles. L'une est âgée de trente-deux

ans, l'autre a vingt-huit. Ce sont deux femmes faisant une vie mondaine considérable. Elles sont cupides, et n'hésiteraient certainement pas devant les pires choses pour entrer en possession d'une fortune, si elles le pouvaient.

– C'est tout ?

– Il y a un autre fils. C'est un joueur effréné. Je sais qu'il a des dettes de jeu. Il se querelle souvent avec son père, monsieur Ledoux, et je vous assure qu'il ne vaut pas cher, ce garçon-là.

– Et c'est la famille au complet.

– Non. Il y a un autre fils, mais celui-là est parti, et vit au dehors depuis un an. Il s'est querellé violemment avec son père, et il n'a jamais remis les pieds ici.

– Éliminé, donc.

– Oui.

– Reste la famille dans la maison. Ont-ils l'opportunité d'approcher monsieur Ledoux ?

– Monsieur Belœil vous a mis au courant des détails ?

– Oui.

– Alors vous savez au sujet des attaques ?

– Oui. Est-ce que tous ces gens peuvent approcher monsieur Ledoux quand ça leur plaît ?

– Oui... oui et non. Avant, oui. Mais depuis que je me suis demandé ce qui se passait, Garde Bonfils a institué un régime d'heures de visites, et ne laisse entrer personne en dehors de ces heures. De plus, elle reste avec son patient constamment. Ce sont mes ordres et on s'incline devant.

– Je vois. Et les attaques ?

Le docteur sourit.

– C'est une confirmation de mes soupçons. Il n'y a pas eu d'attaques depuis ce nouveau régime des visites surveillées.

– Bon. L'indice vaut quelque chose.

– Venez-vous ? dit le docteur, je vais vous présenter à votre nouveau patron, monsieur Ledoux.

Le Domino suivit le docteur.

Dans la porte, et avant de tourner le pêne,
celui-ci demanda :

- Quel nom ?
- Je suis Jean. Jean Fortier.
- Jean Fortier ? Très bien.

IV

Le Domino se tira fort bien d'affaire.

Les deux premiers jours de son service, comme infirmier, furent sans événements marquants.

Il s'appliquait à remplir ses devoirs au meilleur de sa connaissance, et monsieur Ledoux semblait fort satisfait.

Moins timide avec son infirmier qu'avec garde Bonfils, il sonnait souvent, et tenait le Domino en constante alerte.

Il le lui dit, d'ailleurs :

– Vous savez, je me demande pourquoi je n'ai pas songé avant à avoir un infirmier. Une garde-malade, c'est très commode, mais je suis un peu timide de toujours la déranger. Avec vous, c'est moins gênant, et je vous assure que la vie est beaucoup plus intéressante.

Le patient avait un aspect minable.

Usé par les fréquentes attaques, il n'était plus que l'ombre de lui-même.

Voûté, malade, fiévreux, il se traînait à peine, et parlait avec grand effort.

À plusieurs reprises, des gens de la maison vinrent à la porte des appartements, demandant à voir monsieur Ledoux, mais il refusa de les laisser entrer.

– Je ne veux pas les voir, disait-il, ils me fatiguent.

Et Jean, obéissant aux instructions de son patron, renvoyait les visiteurs.

Monsieur Ledoux passait de longues après-midi assis dans une confortable chaise roulante, devant des immenses fenêtres donnant sur la ville plus bas.

Il rêvait, les yeux perdus, le visage calme.

Dans ce temps-là, le Domino en profitait pour aller causer avec la garde Bonfils.

Celle-ci, à cette heure-là, était le plus souvent occupée à mettre à jour le graphique de la maladie de Raphaël Ledoux.

Elle travaillait dans la petite cuisine de diète.

– Nous tenons un compte rigoureux des sautes de température, des fréquences d’attaque, de l’état quotidien du patient, dit-elle. Le docteur Rouleau et moi-même voyons là-dedans un merveilleux sujet d’expérience dans le cas de l’asthme allergique.

– Ce graphique est-il bien avancé ? demanda Guy.

– Il couvre les six derniers mois de la maladie de monsieur Ledoux. Tout y est, y compris la température quotidienne, l’état du temps dehors, les degrés de fièvre du malade, ses battements de cœur, sa pression, enfin tout.

– Et quelles conclusions tirez-vous de tout ça ?

– Celles, bien simple, que les attaques se sont toujours produites en suivant un cycle de température extérieure fixe. D’abord, gros vents,

puis belle journée calme, à vent long. Avec beaucoup, de soleil.

– Et c’est tout ?

La garde fit la grimace.

– C’est tout, dit-elle. C’est peu, mais voilà tout ce qui est à tirer de nos constatations.

Le Domino se mordait la lèvre.

– Et avez-vous tenu compte des visites faites au patient durant ces périodes d’attaques ?

– Oui.

– Les mêmes visages se trouvent ?

– Oui, et non. Les quatre premières attaques ont suivi la visite ici du fils aîné de monsieur Rosaire Ledoux.

– Et les autres ?

– Plus rien là. Toutes les visites sont diverses, et aucune ne se répète conjointement avec les attaques.

Le Domino retourna voir son patient, pendant que la garde épinglait son tableau sur le mur.

Jean, alias le Domino, coula une vie tranquille durant quelques jours.

Puis, un matin, un incident vint briser la monotonie de la routine.

Monsieur Ledoux, assis devant la fenêtre large ouverte, sommeillait doucement.

Jean était dans l'antichambre, quand on frappa.

Une jeune femme entra.

Sans la connaître déjà, le Domino décida que ce devait être l'une des filles du patron, celle de vingt-huit ans.

– Je veux voir papa ! dit la jeune fille.

Plus d'erreur, c'était bien elle.

– Votre père repose, dit le Domino.

Une forte odeur de rose envahit l'antichambre.

Le Domino prit la jeune fille par le bras.

– Je regrette, dit-il, mais vous devrez sortir, en plus de ne pas voir votre père. Vous exudez une odeur de rose, et votre père est allergique au pollen de rose.

La jeune fille fit une moue amusée.

– Vous croyez à ça, vous ?

– Mais certainement.

– Bon. Qui êtes-vous, de toutes façons ?

– Je suis l’infirmier qui aide à garde Bonfils. Je regrette, mais votre présence ici devient dangereuse pour votre père. Veuillez sortir.

Il la prit par le bras, la poussa vers la porte.

– Je vais vous donner cent dollars si vous voulez me laisser voir mon père.

Mais Jean alias le Domino secoua la tête.

– Dommage, mais on ne m’achète pas.

La jeune fille sortit.

Comme elle traversait le seuil, elle se croisa avec garde Bonfils.

– Qui est-elle, demanda le Domino à la garde-malade, lorsque l’intruse eut franchi le seuil.

– Éveline Ledoux, la fille de Raphaël Ledoux. Sa plus jeune.

– Je n’aime pas ses yeux.

Il avait encore en mémoire les yeux verts changeants, les cheveux noirs, la bouche cruelle de la femme.

Il n'aimait pas son élégance trop recherchée, son maquillage trop parfait, sa façon trop abrupte de parler à ce qu'elle considérait être un inférieur.

– Pouah ! dit la garde-malade. Qu'est-ce que ça sent ici ?

– La rose. Parfum ou lotion, je ne sais pas, Mais il y a une odeur de rose... Et je me demande bien, continua-t-il songeur, pourquoi cette fille a tellement insisté pour voir son père. Est-ce que toute la famille est avertie que le pollen de rose est fatal au malade ?

– Oui.

– Mais le simple parfum ne l'est pas ?

– Non, je ne crois pas... Mais eux ne sont pas au courant. Nous avons, le docteur et moi, parlé de rose, sans spécifier si c'était le pollen ou simplement le parfum.

– Et voilà qu'Éveline, vous sachant partie, entre ici, fleurant la rose à plein nez.

– Oui.

– Voilà qui est étrange...

V

Mais un plus étrange événement encore se produisit dans la nuit même qui suivit cette visite pour le moins intempestive.

Vers huit heures du soir, le docteur Rouleau vint faire sa visite habituelle.

Il causa un peu avec son patient, puis vint dans le salon, où l'attendaient la garde Bonfils et le faux-infirmier.

– Tout va bien, dit le docteur. Je crois que notre surveillance porte fruit. Voilà quatre semaines exactement que le malade n'a pas d'attaques. Continuez, et je crois que nous arriverons à éliminer tout danger.

– Tant mieux, dit la garde, tant mieux. Puis elle se mit en devoir de raconter au docteur ce qui était arrivé le matin.

La visite d'Éveline Ledoux.

La forte odeur de roses qu'elle dégageait.

Le docteur les écouta en silence.

– Le seul parfum de la rose ne signifie rien. Il n'y a pas de danger. Il faut le pollen. Mais c'est comme vous dites, elle ne le savait pas, et probablement, que...

Il ne termina pas sa phrase.

Quelques secondes après il partit.

Garde Bonfils, qui couchait dans le salon, sur le divan, prépara son lit, et le Domino Noir monta se coucher.

Une heure plus tard, tout dormait dans la maison.

Tout dort en fait, jusqu'au matin.

Et ce ne fut en arrivant le matin tôt, que le Domino apprit la très étrange chose qui s'était passée.

Garde Bonfils, pâle, nerveuse, l'attendait dans la cuisine de diète.

– Quelqu'un est entré ici cette nuit, dit-elle, et on a volé le graphique épinglé sur le mur.

– Quoi ?

– C’est ce que je vous dis.

– Mais pourquoi le graphique ?

– Je ne sais pas. Les faits sont là, et que voulez-vous que j’y fasse ?

– Les faits sont là en effet.

Sur le mur, la place y était, mais pas de graphique montrant les progrès et décroissements de la maladie d’une journée à l’autre.

– Vous aviez verrouillé la porte ?

– Oui, comme toujours. Et l’on n’est pas entré par là. Tenez, regardez !

Elle montra l’appui de la fenêtre.

Le battant était relevé, et l’on voyait distinctement les traces d’un outil, d’un levier quelconque.

– L’entrée forcée... Mais c’est un mur de trente pieds de haut...

– Pas tout à fait, penchez-vous et regardez...

Une échelle de métal était rivée au mur et

descendait jusqu'au sol.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Une marotte de monsieur Ledoux. Il craint le feu. Il a fait poser trois de ces échelles autour de la maison. Ce ne sont pas de vraies échelles de sauvetages, disgracieuses et tout, mais elles seraient très utiles en cas de feu.

– Alors l'intrus a grimpé ici, et il a forcé la fenêtre.

– Tout juste.

Le Domino se grattait la tête.

– Mais je ne comprends pas du tout cette question de la charte, du graphique... Ça ne tient pas debout...

La garde haussa les épaules.

C'était une brune, sérieuse, assez jolie, dont l'esprit pratique se digressait pas du tout.

– Je ne comprends pas l'utilité de ce vol, mais je conçois que le vol a été commis, et cela prouve hors de tout doute maintenant qu'il y a un complot d'ourdi. Des forces extérieures

travaillent pour faire mourir le patient de la façon la moins risquée possible.

– Ce serait un criminel génial !

– Probablement, oui.

– Vous croyez que les attaques, celles qui vous ont fait douter de quelque chose ont été provoquée par le pollen de rose ?

– Je le crois, oui.

– Mais comment l’aurait-on introduit ici ?

– Voilà le mystère...

Le Domino soupira.

– Jusqu’à date, je ne suis pas beaucoup plus avancé... Mais je vais en finir, et ce ne sera pas long. Il faut que je découvre le criminel, si criminel il y a...

– Vous n’en êtes donc pas encore convaincu ?

Le Domino prit les deux bras de la garde.

Il scandala ses mots.

– Tous les éléments du problème sont devant moi. Mais je sens qu’il manque une petite chose,

comme le lien, comme le tremplin qui me permettrait de sauter à pieds joints dans le dilemme... Si je pouvais RELIER ces facteurs. Le patient, le pollen de rose, la venue de ce pollen ici, le vol du graphique, la venue hier d'Éveline Ledoux... Si je pouvais tout RELIER ça...

La garde sourit.

– Ce serait votre solution, en effet... Mais je vous conseille d'aller voir votre patient, il voudra certainement vous voir.

– J'y vais.

Et le Domino traversa dans la chambre de Raphaël Ledoux.

Le vieillard était éveillé. Il était dans son lit, les yeux grands ouverts, et souriait.

– Je vous attendais, dit-il. J'étais tellement certain que vous viendriez tôt que je ne vous ai même pas sonné.

– Bonjour monsieur. Vous avez bien dormi ?

– Comme jamais. Un bon sommeil réparateur.

– Qu'est-ce que vous diriez de vous asseoir

dans votre bibliothèque ? La journée est splendide. Fenêtre ouverte, vous seriez comme au paradis.

– Ce serait merveilleux en effet.

Le Domino aida à son patient, le mena jusqu'à la chaise roulante. Il lui fit une toilette rapide, installa la table, et dit :

– La garde va vous apporter votre déjeuner. Ça ne sera pas long.

VI

Ceci se passait vers huit heures le matin.

À dix heures, Raphaël Lauzon commençait une autre attaque de son asthme allergique, une attaque d'une violence extrême.

À midi le docteur, venu en toute hâte vers dix heures trente, appelait un prêtre, et laissait entrer la famille.

À une heure, Raphaël Ledoux était mort.

Et le Domino, dans sa chambre, répétait entre ses dents :

– Je l'ai maintenant. Je l'ai, le lien. Et tant qu'il n'y avait que présomption de complot, cela pouvait être difficile de te mettre la main au collet, mon bon... mais maintenant, il y a meurtre.

Et il répéta la même chose à Belœil.

– Viens, mon vieux, et ne t'inquiète pas. C'est un meurtre pur et simple, mais c'est un meurtre

génial.

– Écoute, mon vieux, il ne s'agit pas de se mettre les pieds dans les plats.. C'est une famille riche, influente...

– Je te dis que c'est un meurtre.

– Peux-tu le prouver ?

– Je puis prouver et le meurtre et la méthode. Il ne me reste qu'à prouver la méthode contre le meurtrier, et je tiens tout...

– Très bien, dit Belœil en soupirant, j'y vais. Mais il vaut mieux pour toi que tu ne te trompes pas.

Le Domino referma l'appareil, et s'en fut dans la bibliothèque de Raphaël Ledoux.

Longtemps il se tint devant la fenêtre ouverte.

Dans la chambre, les entrepreneurs de pompes funèbres poursuivaient leur macabre travail.

Mais le Domino, distrait, regardait par cette fenêtre.

Devant lui, et un peu à gauche, on voyait la ville s'étendre plus bas, beaucoup plus bas,

étagée en plateaux successifs.

Et à droite, le flanc de la montagne qui s'élevait.

Une brise venait de la montagne et faisait valser les rideaux.

Sur la table, près de la fenêtre large, une feuille de papier vola, alla tomber sur le tapis.

Machinalement, le Domino se pencha, la ramassa.

C'était un prospectus pour une société littéraire.

On voulait le patronage du grand millionnaire...

Le Domino eut un sourire narquois.

Le patronage était loin, maintenant... et il faudrait, pour obtenir des faveurs, passer par les héritiers...

Les héritiers...

Le Domino sortit de la suite qu'habitait Raphaël Ledoux, et il monta à sa chambre.

Une ébauche de solution s'était créé en sa tête.

Il ne s'agissait plus que de la prouver juste.

Et trouver le coupable...

C'était surtout ça, trouver le coupable. Associer à une personne en particulier ces facteurs que le Domino connaissait déjà.

Éveline ?

Probablement pas. Le crime était trop génial pour cette fille.

Alors qui ?

Certaines exigences demeuraient, en rapport avec ce crime.

On ne pouvait croire à un être ignorant, capable de commettre le crime.

Il fallait bien des facteurs étudiés. Posologie des allergies, météorologie, criminologie, des connaissances électriques et mécaniques, probablement, quoique sur ces derniers facteurs, le Domino n'eut aucune preuve, même circonstancielle.

Or qui ?

Le Domino noir entendit un bruit en bas. Le

bruit de plusieurs pas, et conclut que la police venait d'arriver.

Quand il descendit, il se trouva en face d'une querelle de première grandeur.

Théo Belœil, à la tête de son escouade, se tenait devant la porte des appartements du mort.

Et le fils aîné de Ledoux, Rosario, se tenait devant Belœil, lui barrant l'entrée.

– Qu'est-ce que ça signifie ? Que venez-vous faire ici ? Qui vous a demandé de venir ?

Le Domino descendit.

– C'est moi qui ai demandé la police ?

Rosario Ledoux se retourna comme un fouet.

– Vous ? Et de quoi vous mêlez-vous ?

– De ce qui me regarde. Je crois qu'il vaut mieux consulter la police dans cette affaire.

– Oui ? Et pourquoi ?

Belœil suait à grosses gouttes.

Ce qu'il faisait là n'était ni plus ni moins qu'une invasion de la propriété privée.

Et il n'était en somme que des soupçons bien vagues. Tout de même, voyant la fermeté du Domino, il déclara :

– C'est à votre goût, monsieur Ledoux. Mais j'aime autant vous avertir que si vous vous opposez à notre entrée ici, je ferai passer mes soupçons devant un jury d'enquête, et vous ne serez pas plus avancé, puisque toute l'affaire ressortira en public.

Ledoux réfléchit un moment.

– Vous croyez donc être justifié d'entrer ici ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– Monsieur Raphaël Ledoux ne semble pas être mort dans des conditions bien naturelles.

Rosario Ledoux jeta les bras au ciel.

– Je savais bien que ce petit médecin était un filou, un escroc. Il a probablement machiné toute cette affaire !

Le Domino s'interposa.

– Machiné QUELLE affaire, monsieur Ledoux !

Raplhœil Ledoux se troubla.

Il devint rouge,

– Toute l’affaire, enfin... je ne sais pas... mais cette mort peu naturelle dont vous me parlez...

Le Domino ricana :

– Je vous en prie, monsieur Ledoux, ne soyez pas si timide, ni si nerveux. On vous croirait bien mal pris.

Ledoux maugréa quelques mots, puis subitement il dit à Belœil :

– Fort bien. Vous pouvez entrer. Je vais avertir les autres que je vous donne ma permission.

– Merci.

– Est-ce que ce sera long, votre enquête ?

– Non. Je ne crois pas.

Belœil avait regardé le Domino, qui lui avait fait signe que non.

– Alors allez-y.

Et Belœil, suivi du Domino noir, toujours dans son costume d’infirmier, et des policiers de

l'escouade, entra dans les appartements de Raphaël Ledoux.

– C'est fait, dit le Domino. Le plus difficile est fait. Maintenant, à toute vitesse, nous avons du travail à faire.

Belœil s'épongea le front :

– Pour une seconde, j'ai crû qu'il ne nous laisserait pas entrer. Et il en avait parfaitement le droit.

– Je le sais bien.

– Tu dis que nous avons du travail à faire ? Raconte-moi ça.

– Je veux des empreintes. Toutes les empreintes digitales possibles dans la pièce.

– Bon.

– Et surtout dans la cuisine de diète. Surtout là.

– Bon.

– Et ensuite, les empreintes de TOUT ceux qui demeurent ou ont demeuré dans la maison Ledoux, depuis quatre ans au moins.

- Tiens ?
- C’est important, vital même.
- Nous ferons ça. Autre chose ?
- Oui. Des interrogatoires, mais ils seront faits de façon assez spéciale.
- Ah ?
- Oui, vois-tu, je n’ai pas besoin de savoir où étaient ces gens au moment du crime, puisque le crime s’est poursuivi sur une longue période de temps, et ils ont tous eu accès aux lieux du crime. Non, ce que je veux savoir, c’est autre chose.
- Dis-moi ce que tu veux savoir ?
- Je vais t’inscrire ça sur un papier, et tu les feras venir, l’un après l’autre...
- Entendu...
- Et tu les questionneras. Moi, je ferai celui qui t’aide, et en même temps voir aux affaires ici, pendant que garde Bonfils s’occupe du mort, des entrepreneurs, enfin tout.
- Oui.
- Fais prendre les empreintes dans la cuisine

d'abord, puis ensuite tu convoqueras tous les gens.

Il était trois heures de l'après-midi.

Les événements s'étaient déroulés à une vitesse extraordinaire.

Les agents s'affairaient dans les appartements.

Pas un recoin ne leur échappait.

Ceux qui ordinairement ne s'occupaient pas d'empreintes avaient été nolisés, et relevaient eux aussi.

Le Domino, assis à un petit secrétaire, inscrivait sur un papier les questions qu'il voulait faire poser par Belœil.

On n'entendait que les rares mots échangés par les policiers en travaillant, le grincement de la plume du Domino, et la respiration régulière de Belœil.

Dans quelques minutes, un drame se jouerait, en autant de tableaux qu'il y avait de gens habitant cette maison... de gens, et d'héritiers.

Surtout d'héritiers.

VII

Puis, Belœil se mit au travail.

Il s'installa dans un large fauteuil, après avoir placé une chaise non loin de celui-ci.

Il fit placer un policier à la porte, et chargea deux agents de retrouver, dans l'immense maison, ceux qu'il voulait questionner.

Garde Bonfils, qui connaissait toute la famille du défunt, se tint près de Belœil, pour identifier ceux qui viendraient.

Puis, le défilé commença.

On fit d'abord entrer Rosario Ledoux.

Il était considérablement radouci depuis son altercation avec Belœil.

Il entra, tête basse, le visage tourmenté.

– Tous ces événements sont une fatigue pour moi, dit-il. Je n'ai pas le cœur très solide.

– Dommage, vous avez ma sympathie, dit Belœil.

– Un de vos agents me dit que vous voulez me questionner ?

– C’est exact.

– À quel sujet ? Soupçonnez-vous vraiment quelque chose dans cette mort de mon père ?

– Je ne sais pas, dit Belœil. Nous n’en sommes qu’à des interrogatoires préliminaires. Nous tentons d’établir un fond de scène, un décor.

– Je comprends.

– Travailler dans le noir n’est pas la façon la plus simple.

– Oui, évidemment.

– Comment vous appelez-vous ?

– Rosario Ledoux.

– Vous êtes le fils du défunt ?

– Oui. Son fils aîné.

– Vous êtes marié ?

– Oui.

- Et vous restez ici depuis longtemps ?
- Depuis mon mariage ! et avant, depuis toujours.
- Bon. Aimez-vous le sport ?
- Assez. En spectateur, cependant. Je n'en fais pas moi-même.
- Quel sport aimez-vous en particulier ?
- Le hockey, la baseball...
- C'est tout ?
- Oui.
- Où avez-vous étudié ?
- Pourquoi voulez-vous savoir ça ?
- Je vous dis que nous en sommes à établir le caractère de chacun, le décor... vous comprenez ça ?
- Oui, oui... J'ai étudié au collège classique, puis j'ai gradué à l'école des Hautes Études, en comptabilité.
- À quoi occupez-vous vos loisirs ?
- Au golf, en été, et en hiver, je lis un peu, je

vais au cinéma avec ma femme. Nous recevons des amis.

– Êtes-vous au courant de la météorologie ?

– Mais non, pas du tout... Pourquoi ?

– Sans importance. Je vous remercie beaucoup, monsieur Ledoux. Vous avez montré beaucoup de coopération...

– De rien. C'est un exemple que je me dois de donner. Il sortit, et fut immédiatement remplacé par une jeune fille.

– Je suis Éveline Ledoux, répondit-elle à la question de Belœil.

– Vous êtes la fille du défunt ?

– Oui, la plus jeune.

– Aimez-vous le sport ?

– Non.

– Où avez-vous étudié ?

– L'école primaire, des cours de littérature ensuite, à l'université.

– Vous êtes intéressée à la littérature ?

– Non. Mais c’était la mode, les cours de littérature.

– Je vois. À quoi occupez-vous vos loisirs ?

Elle ricana.

– Quels loisirs ?

Belœil haussa les épaules.

– Connaissez-vous la météorologie ?

– La quoi ?

– Passons.

Elle sortit, et une jeune fille, plus vieille cependant que la belle Éveline, entra.

– Je suis Geneviève Ledoux.

– Fille du défunt ?

– La plus vieille des filles, oui.

– Combien êtes-vous d’enfants ?

– J’ai trois frères, et une sœur.

– Vous aimez le sport ?

– Non. En général, dans notre famille, nous ne sommes pas des sportifs. Il n’y a que Germain, mon frère, qui soit un cavalier accompli.

- Ah ?...
- Il a quitté la maison depuis un an, cependant.
- À quel sujet ?
- Je ne sais plus trop bien. C’était au sujet de son laboratoire, dans le sous-sol. Papa s’y objectait.
- Et c’est un sportif accompli ?
- Oui. Surtout en ce qui a trait à l’équitation.
- Et vous ?
- Moi ? Pas du tout.
- Où avez-vous étudié ?
- Au couvent des Dames du Sacré-Cœur. Les Arts d’agrément. La peinture, la danse, etc.
- Les sciences ?...
- Non.
- Vous ne connaissez aucunement la bactériologie, la météorologie, la zoologie ?
- Aucunement. Je laisse ces choses abstraites à mon frère Germain.

– Celui qui est parti depuis un an ?

– Oui.

– Je vous remercie beaucoup.

Elle quitta la pièce.

Elle fut remplacée par un jeune homme.

Visage mince, les yeux pochés, le faciès d'un buveur et d'un viveur.

– Votre nom ?

– Alfred Ledoux. Je suis le plus jeune fils de Raphaël Ledoux.

– Quel âge avez-vous ?

– Vingt-cinq ans.

– Vous aimez le sport ?

– Oui.

– Vous le pratiquez ?

– Non.

– Aucun ?

– Aucun.

– À quoi occupez-vous vos loisirs ?

Le jeune homme ricana.

– Je ne suis pas un savant comme mon frère Germain, moi. Je ne consacre pas mes heures libres à des recherches. Je vais jouer aux cartes un peu, et parfois je vais dans certaines boîtes que vous connaissez bien, messieurs de la police... Les barbottes sont tout de même votre gagne-pain.

Belœil grimaça.

– Vous êtes un jeune effronté.

– Croyez-vous ?

– Je le crois, oui. Vous n’êtes donc ferré en aucune science ?

– Aucune.

– Vous vous entendiez bien avec votre père ?

– Comme ça, oui ! Pas plus.

– Vous vous querelliez avec lui ?

– C’est arrivé.

– Oui.

– Récemment ?

- Assez, oui.
- À quel sujet ?
- Une dette de jeu.
- Il ne voulait pas la payer ?
- C’est ça.

Mais le mauvais fils ricana.

– N’allez pas croire que vous pouvez m’accuser de quoi que ce soit, dit-il, Je ne suis coupable de rien. Mon père est mort de mort naturelle, et vos petites manigances ne me font pas peur.

Il eut une moue dédaigneuse.

– D’ailleurs, je ne serais pas surpris que ce soit le beau Rosario qui vous paie pour essayer de m’intimider, afin que je renonce à ma part d’héritage.

– Pensez ce que vous voudrez, dit Belœil. Je ne fais que mon devoir. Maintenant, si vous voulez, vous allez passer chez le policier que vous voyez dans la chambre voisine, il va prendre vos empreintes digitales.

- Mes empreintes ? Et pourquoi ?
- Parce que nous en avons besoin.
- Et si je refuse ?
- Ce sera mal vu.
- Tiens ?
- Vos frères et sœurs se sont volontiers soumis à ça. Je vous conseille de faire la même chose.
- Et si je refuse toujours ?
- Nous les prendrons de force.
- Vous n'en avez pas le droit.
- Si. Depuis trois ans nous en avons le droit.
- Alors, prenez-les de force.

Il n'avait pas plutôt dit ces mots qu'il était empoigné de force, et avant de savoir ce qui lui arrivait, ses empreintes étaient consignées au registre de l'affaire.

Et comme il jurait et tempêtait, Belœil fit un signe, et on le jeta en dehors de la pièce, dans le corridor.

- C'est ça, dit Belœil. Il y a toujours un

mouton noir dans une famille. Le voilà.

Il se tourna vers le Domino, toujours impassible dans son uniforme blanc.

– Ça te suffit ? As-tu ce qu’il te faut ?

– Je crois que oui. Reste les empreintes...

– Nous ne les avons pas au complet, n’est-ce pas ?

– Non.

– Qu’est-ce qui manque ?

– Il manque encore la femme de Rosario et son fils, puis celles de Germain, celui qui ne demeure plus ici.

– Celui-là, il est hors de tout soupçon, en ne demeurant pas ici.

– Probablement. Mais je veux, je tiens à ce que le dossier soit complet. Si je ne réussis pas à trouver le coupable, on ne pourra rien me reprocher.

– Très bien.

Belœil donna des ordres pour que ses hommes obtiennent les empreintes qui manquaient.

– Demandez l’adresse de l’autre fils, dit-il, et allez le trouver.

– Oui, chef, dit l’agent.

– Nous allons souper, puis nous reviendrons ensuite.

Le Domino monta à sa chambre, enfila un paletot par-dessus son uniforme et redescendit. Aux agents de garde, il demanda.

– Guettez bien, et ne laissez entrer personne.

– Certainement.

Puis Belœil et le Domino noir s’en furent souper.

VIII

Quand ils revinrent, le dossier était complet.

– J’ai toutes les empreintes, dit l’agent, et voici tout ce que nous avons relevé. Ce sont des photographies. Vu que vous êtes allés souper, on a eu le temps de les développer. Elles ne sont pas sèches tout à fait, mais en faisant attention...

– Merci beaucoup, dit le Domino.

À Belœil, il dit :

– Viens avec moi.

Ils s’en furent dans l’autre chambre, et le Domino examina longuement les empreintes prises, et celles relevées un peu partout dans l’appartement.

Particulièrement dans la cuisine de diète.

Après un long examen, le Domino releva la tête.

– Je suis bien satisfait de ces résultats, dit-il, et tout se confirme dans mon esprit.

– Ah ?

– Oui. Et même il reste encore une couple d'heures de clarté avant la brunante, nous allons aller faire un petit tour sur l'autre versant de la montagne.

– Seuls ?

– Non ! Amène deux hommes.

– Bon.

Ils partirent, marchèrent quelques rues, puis se trouvèrent en face de la montagne qui remontait vers le ciel.

Ils prirent par un chemin assez peu fréquenté.

De temps en temps, le Domino se détournait.

Il regardait la maison de Raphaël Ledoux, et s'orientait ainsi.

Puis il reprenait son chemin.

Il arriva à une espèce de clairière, au flanc d'un monticule.

– Ça devrait être ici, dit-il.

– Quoi ?

– Je ne sais pas encore, mais explorons un peu.

Ils se mirent à fouiller les alentours de cette clairière.

Des recherches rendues encore plus difficiles par le fait que personne ne savait ce qu’il cherchait au juste.

Tout à coup, l’un des policiers poussa une exclamation.

– Hé, regardez ! Qu’est-ce que c’est que ça ?

– Tiens, tiens, tiens, dit le Domino, je crois que nous avons découvert le pot aux roses.

Ce que le policier montrait, c’était une boîte noire, en métal, bien dissimulée sur une fourche de chêne.

Un énorme chêne.

En trois bonds, le Domino était en haut, sur la fourche, et il tenait la boîte dans ses mains.

Un fil, un gros câble électrique, en partait, descendait le long du tronc de l’arbre, et allait

rejoindre le sol.

Le Domino ouvrit soigneusement le couvercle de la boîte, en examina le contenu.

Il eut un petit ricanement.

– Je vous l’avais dit, déclara-t-il une fois revenu à terre. Notre assassin est génial !

– Tu laisses la boîte là ? demanda Belœil.

– Oui.

– Mais... ?

– Laissons les deux agents ici, pour la garder.

– Pourquoi la laisser ici ?

– Parce qu’elle est encombrante, et que je n’ai nullement besoin pour ce que j’ai à faire ce soir. Je crois que je n’ai qu’à la mentionner... et tout ira bien.

– Qu’est-ce que nous faisons maintenant ?

– Nous retournons à la maison.

– Oui ? Et puis ?

– Et puis nous convoquons toute la famille Ledoux.

- Fort bien, et ensuite ?
- Et ensuite, mon gros Belœil, tu ne le sais donc pas ?
- Non, je ne le sais pas.
- Ensuite nous allons avoir beaucoup de plaisir.
- Ah ?
- Oui, un plaisir fou à démasquer un criminel... Mais quel criminel, mon vieux !... quel homme !
- Un génie ?
- Un as ! Un génie, oui ! Un super-assassin... !
- J'ai hâte de voir ça !
- Ça ne sera pas long... tu vas voir, ça ne sera pas long !

IX

Toute la famille Ledoux était convoquée.

Ceux qui avaient été questionnés, et les autres.

Les jeunes et les vieux.

Ils se tenaient dans le grand salon, assis droits et raides sur des chaises.

Même Germain Ledoux, celui qui avait quitté la maison depuis si longtemps, était là.

L'agent qui avait été le chercher avait eu du mal à l'amener.

– Je n'ai plus rien à faire avec cette famille, avait-il dit.

Mais l'agent l'avait finalement convaincu qu'il était aussi bien de venir.

Et le Domino Noir lui avait déclaré, en arrivant :

– Cette question intéresse TOUTE la famille,

j'aimais autant que vous soyez là.

Il y était.

Le Domino s'était fait présenter par Belœil.

Et cela n'avait pas été une mince surprise pour les membres de la famille Ledoux d'apprendre que cet infirmier aux allures humbles n'était nul autre que le Domino Noir lui-même.

– Oui, je suis le Domino Noir, dit-il, et si cela est une surprise, vous n'êtes pas à bout ce soir.

Il marchait de long en large dans le grand salon.

Tous avaient les yeux rivés sur lui.

Que leur apprendrait-il ?

– Le criminel est démoniaque, dit le Domimo Noir. J'ai passé plusieurs années de ma jeune vie à combattre le crime. J'en ai vu de toutes les couleurs et je vous assure que cette fois-ci, je n'avais jamais rencontré de crime aussi parfait, aussi magistral. Vraiment, celui qui l'a accompli est un génie... peut-être un fou, mais un fou génial.

Les agents s'étaient glissés, silencieusement.

Toutes les issues étaient gardées.

Selon les ordres explicites de Belœil et du Domino, il ne fallait pas perdre de vue TOUS les membres de la famille un seul instant.

– J'ai la preuve, continua le Domino, de tout ce que je vais avancer dans l'exposé qui va suivre. Inutile donc de discuter.

Il arrêta sa marche constante.

– Votre père, vous le savez, souffrait d'asthme. C'est un asthme aigu, allergique. C'est-à-dire que les crises n'étaient provoquées que par une cause définitive, constamment la même.

On approuva tous.

– Il ne s'agissait, en somme, pour tuer votre père petit à petit, que de provoquer des crises. À première vue, cela semble facile, mais à bien y penser, c'est assez compliqué.

Il se tenait debout devant Rosario Ledoux.

– Vous savez que les crises étaient provoquées

par le pollen de roses. Et il était certainement difficile de projeter une poignée de pollen à la face du malade. Le pollen, lancé dans la pièce, aurait immédiatement tombé par terre. Son effet aurait été quantité négligeable.

On toussota dans les auditeurs.

C'était Éveline qui semblait mal.

Elle était pâle.

– Notre homme a donc conçu un projet plus complexe mais infiniment plus sûr. Il ferait en sorte que ce pollen soit mené par le vent, jusqu'à la chambre de son père.

– Par le vent ? dit Rosario.

– Oui, par la brise. Mais pour cela, il lui fallait de solides connaissances en météorologie...

– Tiens, tiens ! fit Alfred Ledoux. Je comprends maintenant le sens de vos questions...

– Moi aussi, dit Geneviève Ledoux.

– Vous comprenez ? Je n'ai donc que ceci à ajouter. Le meurtrier a installé, dans le versant de la montagne qui faisait biais avec l'étude où son

père aimait à s'asseoir, fenêtre ouverte, pour rêvasser, un appareil pour mesurer la vélocité du vent, pour en indiquer, électroniquement et à distance la direction exacte. Et quand le vent était favorable, il venait, à cheval probablement, pour ne pas se faire remarquer, jeter quelques poignées de pollen de roses au vent, qui menait ce pollen vers l'étude où rêvait son père. À chaque fois, une crise d'asthme fut ainsi provoquée. La multiplicité des crises conduisit à la mort... Vous savez le reste.

Le Domino pivota lentement sur lui-même, envisageant au passage tous les membres de la famille.

– Qui donc, demanda-t-il, parmi vous tous, était assez intelligent, savant, et ferré en sciences pour inventer un pareil plan ?

Deux ou trois regards se portèrent instinctivement sur Germain Ledoux.

Le Domino se trouvait devant Germain, et il tenait son revolver au poing.

Il continua d'une voix sourde :

– Qui donc, malgré qu’il fut déshérité, avait assez de rancune, de force de caractère, pour commettre un parricide aussi complet, aussi parfait... sinon vous, Germain Ledoux ?

L’homme se leva.

Il toisa le Domino.

– Quelles preuves ?

– Des preuves ? dit le Domino, en voici. Il y a quelques instants, un agent est venu me remettre ceci. Il a perquisitionné votre laboratoire. Je lui avais dit quoi chercher, et il l’a trouvé.

– Qu’est-ce que c’est que ça ? dit Rosario.

– Le graphique qui fut volé dans la cuisine de diète, la nuit dernière. Vous n’êtes pas au courant, mais je le suis. Ce graphique pouvait renseigner Germain Ledoux sur le succès de son entreprise. Il constata par celui-ci qu’une autre crise serait fatale. Il l’a provoquée ce matin. Le mesureur de la vitesse du vent, trouvé dans un chêne sur le versant ouest de la montagne porte vos empreintes, il est relié, l’agent me l’indique sur une petite note laissée ici, à votre laboratoire.

Nous pouvons le prouver... De plus, comment expliquez-vous les trois bocaux contenant chacun dix livres de pollen ?

Germain Ledoux, très pâle, inclina la tête.

– J'avoue, dit-il, c'est ainsi que tout s'est passé... J'ai tué mon père.

– Mais pourquoi ? cria Rosario, pourquoi ? Tu n'héritais de rien ! Il t'avait chassé !

– Je le sais, mais je voulais me venger.

– De quoi ? D'être libre enfin ?

– Quand j'étais ici, je poursuivais mes recherches en paix... Je savais que je mangerais le lendemain... Là-bas, c'était l'incertitude... je ne réussissais plus à travailler en paix...

On amena Germain Ledoux.

Rosario serra chaleureusement la main du Domino Noir.

– On m'avait dit beaucoup de vous, déclara-t-il, et je constate par moi-même comment tout ce qu'on dit est vrai. Vous êtes merveilleux...

– Non, dit le Domino, modeste. Je ne suis pas

merveilleux. Je suis tout simplement mieux entraîné que d'autre.. L'intelligence n'a rien à voir là-dedans.

Mais ce fut Belœil qui le démentit.

– Je nie, dit-il. L'intelligence à beaucoup à faire. Et j'affirme, moi, qu'il n'existe qu'un seul Domino Noir... Nous sommes vraiment chanceux qu'il soit avec nous, et non contre nous.

Cet ouvrage est le 715^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.